

## *Cheps vacher*

Pourtant, parmi les souvenirs de Replonges, une image, la seule peut-être, lui fit chaud au cœur : la garde des vaches dans les pâtures inondables de la Saône.

En effet, certains jours de congés, Cheps était chargé de rassembler les vaches des Cointrel et des Castillet et de les emmener en prairie, à deux petits kilomètres des fermes ; au passage, après avoir annoncé son arrivée au son d'une corne de bouc évidée (un *shofar*, quoi !), il ramassait les troupeaux de deux autres fermes des Chardons, les Vannier et les Atreille. Deux douzaines de bêtes en tout.

Dire que Cheps avait à charge de garder les dites bêtes serait abusif. En réalité, il lui incombait de les amener jusqu'à la prairie, peu avant Saint-Laurent-lès-Mâcon et de les laisser paître, où bon leur semblait, durant toute la journée dans les prairies du bord de la Saône. Il devait les regrouper en fin d'après midi – en réalité elles faisaient cela fort bien toutes seules, sans aucune initiative de Cheps – et les ramener dans les quatre fermes par le même chemin que le matin.

Cheps, durant la garde des vaches, rencontrait d'autres gamins vachers, tout aussi désœuvrés que lui ; les distractions en effet étaient rares et, pour s'occuper, on se racontait des histoires toutes plus invraisemblables les unes que les autres ; mais comme, parmi l'auditoire, personne n'aurait eu le mauvais esprit de réclamer la moindre preuve de véracité, chacun surenchérisait dans l'invraisemblance et le temps s'en trouvait moins long à passer.

Le temps du déjeuner que chaque vacher emportait dans sa musette au départ, le matin, pris en commun par toute la

corporation vachère du Calvaire et des hameaux circonvoisins était encore l'occasion de rognier sur leur oisiveté.

Ou encore, toujours par souci de tromper l'ennui, on fumait. Bien entendu pas question de fumer du tabac (si rare, rationné, vendu seulement contre tickets, ou au noir, donc cher). Les substituts du tabac étaient, selon les saisons, essentiellement la barbe de maïs et le « tabac d'eau », accessoirement des lianes. Cette tabagie diversifiée au gré des productions naturelles et saisonnières, dura jusqu'au jour où les vachers en herbe virent la tête d'un des fumeurs de tabac d'eau se transformer à vue d'œil, ses traits ressemblant de plus en plus à ceux d'un babouin.

Panique chez les mômes.

Le plus âgé prend l'initiative de se rendre à Saint-Laurent-lès-Mâcon, chez le pharmacien le plus proche, qui diagnostique un prognathisme alarmant dû à un « œdème de la face », et appelle les urgences d'un hôpital de la ville. Après un délai qui parut bien long à ses camarades, le messenger des vachers revint en ambulance.

L'enflé s'étant senti défaillir et pris de frissons, ses camarades lui avaient confectionné une litière de branchages entrelacés garnis d'un matelas de feuilles. Les infirmiers l'embarquèrent dans l'ambulance, sur une vraie civière, tout en essayant de connaître la cause de cette métamorphose physique. Peine perdue : les gamins refusèrent de coopérer.

« Après tout c'est leur boulot aux infirmiers, c'est à eux de savoir ! »

Cet incident se révéla sans conséquences graves. Toutefois les vachers estimèrent judicieux d'abandonner l'usage du tabac d'eau.

Autre anecdote prairiale, mais sur mode plus héroïque.

Depuis le 11 novembre 1942, plus de zone libre. Les Allemands ont envahi la zone sud, non occupée, à la suite du débarquement allié en Afrique du Nord. Nos joyeux vachers en panne d'imagination, investissent la route Mâcon – Bourg-en-Bresse, se promènent le long du fossé qui la borde en quête d'une distraction à la hauteur de leur désœuvrement.

Au fond du fossé, dissimulé, mais insuffisamment, gît un câble noir. Chaque vacher possède un Opinel, outil à tout faire ; certains, les plus fortunés, en ont même un doté d'une virole, de vrais « cran d'arrêt ». Trois, quatre gaillards, dont Cheps, se laissent glisser dans le fond du fossé, à peine humide, soupèsent le câble et, après un court conciliabule, à l'unanimité des présents, il est décidé qu'on coupe ce câble. L'enveloppe noire résiste, mais patiemment, en se relayant à la tâche, ils parviennent au sectionnement complet, métal compris. La mission accomplie, les tailladeurs remettent leurs instruments dans leurs poches, remontent du fond jusqu'à la crête du petit tertre qui longe le fossé et redescendent au niveau de la prairie.

Les commentaires et hypothèses vont bon train entre les tailladeurs de câble quant à sa nature ; à force d'en parler, l'enivrement dû à leur prouesse surchauffe la conversation jusqu'au moment où la réponse à tous leurs questionnements arrive claironnée par le hurlement des sirènes d'une demi-douzaine d'automitrailleuses qui débouchent à toute allure. Avant qu'elles se soient arrêtées, tous les gamins ont planqué leurs redoutables armes sous des pierres plates. Pour les récupérer plus tard, aucun problème puisque chaque propriétaire a gravé ses initiales sur le manche en hêtre de son couteau.

Les véhicules se sont parqués en file le long du fossé. Encore qu'à cause du repli de terrain masquant la route ils n'aient pas une vision intégrale de ce qui se déroule au fond du fossé, les fauteurs de troubles parviennent à reconstituer l'action du commando, rien qu'en apercevant le haut du corps des exécutants sans pour autant manifester une curiosité trop ostensible ; ils restent sur leur garde, profondément impressionnés et, surtout, effrayés par le comportement hystérique des officiers et par leurs hurlements, même s'ils n'y comprennent rien.

Ces officiers, reconnaissables à leur casquette et au cuir sombre de leurs manteaux, ont bondi hors des voitures, ils hurlent des ordres que les soldats suivent en courant le long de la route ; soudain, l'un d'entre eux appelle les autres militaires à le rejoindre. Il s'est relevé et tient, dans chaque main, les bouts du câble tranché. Un des officiers, sans doute le plus gradé, aboie de nouveaux ordres. Un groupe de soldats, équipés d'un tas d'outils, se rendent, toujours courant, au chevet du câble blessé. Avec grande compétence et célérité, ils opèrent accroupis derrière le parapet donc invisibles aux cow-boys en herbe.

Après un rien de temps, les réparateurs se relèvent ; l'un deux tient triomphalement au-dessus de sa tête les deux extrémités du câble tranché raboutées sur une sorte de boîte à épissure reliée à deux écouteurs qu'il tend à l'officier donneur d'ordres ; ce dernier écoute, aboie très fort sa réponse, puis remet l'ensemble de l'appareil au soldat.

Nouveau coup de gueule : les Chleuhs regagnent leurs véhicules respectifs en galopant à nouveau partout ; une dernière éructation du gradé, demi-tour des voitures et la troupe s'en retourne vers Bourg-en-Bresse.

Les terroristes en herbe en seront quittes pour la peur.